

rait scalper Frontenac s'il osait reparaître à Fontainebleau. "Quiconque sera votre partie (ennemi) s'écria-t-il, passera mal son temps avec moi ; je serai la leur. Je fais une profession publique d'être votre serviteur, et dans vos intérêts!"

La duchesse eut la naïveté de le croire et s'emballa au point de le remercier pour ces fières paroles ! "Nous nous fîmes mille obligeants discours l'un à l'autre," dit-elle.

Ce qui l'empêcha d'entendre le roulement d'un carosse passant, sous ses fenêtres, au trot de quatre superbes chevaux. Et si Montpensier eût alors regardé dans la rue elle eût aperçu, se prélassant dans cette voiture de gala, mesdames les comtesses de Fiesque et de Frontenac, parées de leurs plus beaux atours, radieuses de visage et de toilette, Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, en grande tenue militaire, Son Altesse Royale, Gaston, duc d'Orléans chamarré de tous ses ordres, s'en allant à Fontainebleau, rendre officiellement visite et présenter officiellement leurs hommages à Sa Majesté le roi Louis XIV et à Sa Majesté la reine Anne d'Autriche!

La duchesse de Montpensier, l'orgueilleuse Anne-Marie-Louise d'Orléans était roulée ; Frontenac triomphait, gagnait contre elle une seconde et décisive bataille. Il était admis maintenant à la Cour, il entrerait de droit à Paris, à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Versailles, partout où rayonnerait le Roi-Soleil. Et, à sa suite, entrerait aussi la fille du teneur de livres, la damoiselle de Neuville, Anne de la Grange-Trianon accompagnée de l'inséparable "camarade", la toute belle Gilonne d'Harcourt, comtesse de Fiesque. Leur rancune la plus âpre, leur ambition la plus extravagante n'avaient point rêvé victoire plus complète, et plus savoureuse revanche. Aussi, quelle joie délirante les possédait! Mais le plus heureux des quatre, c'était encore Gaston, duc d'Orléans, qui jouait à sa fille un fameux tour.... de carosse, tout en profitant de la voiture!

A partir du mois de septembre 1658, les "Mémoires" de Mademoiselle ne parlent plus de Frontenac et de la "Divine". Ils gardent sur tous deux un silence de mort, ou plutôt de mépris. Il est regrettable, pour l'honneur de la duchesse de Montpensier, qu'elle ne s'en soit pas tenue là. N'écoulant que sa haine, elle poussa la vengeance jusqu'à faire écrire par Ségrais contre Madame de Frontenac des pamphlets outrageants, diffamatoires au premier chef. Cette action-là est inexcusable et je la qualifie de pure infamie. "N'insulte pas la femme que tu as aimée, dit un proverbe arabe, et ne crache pas dans la fontaine où tu as bu." — Mais la duchesse de Montpensier ne savait pas l'arabe.

Elle fut plus honnête vis-à-vis de la comtesse de Fiesque. En 1664, sept ans après la rupture, le jour de la Fête-Dieu, Mademoiselle de Montpensier étant à Saint-Denis, "un monde infini me vint voir. Madame de Sully y mena la comtesse de Fiesque que je n'avais pas vue depuis qu'elle était partie de Saint-Fargeau ; elle se jeta à genoux devant moi, je la relevai et l'embrasai ; elle pleura de joie. C'est une bonne femme, qui a l'esprit doux et facile, qui se laisse entraîner également à la méchante comme à la bonne compagnie, le fonds est bon ; elle a toujours bien vécu avec moi depuis ce temps-là et je l'ai beaucoup plus aimée que je n'avais fait dans les commencements."

Vraiment, il est fâcheux pour Mademoiselle de Montpensier qu'elle ne se soit pas, loyalement aussi, réconciliée de la sorte avec Madame de Frontenac. Mais la demoiselle De Neuville, née La Grange, ne s'agenouillait devant personne et ne demandait pardon qu'à Dieu.



De précieux renseignements se dégagent de cette étude au microscope des "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier. Manifestement très hostiles à Madame de Frontenac et à son mari, ils n'en témoignent que mieux en leur faveur sur plusieurs points importants de mo-

rale et d'histoire. "Veritatem ex inimicis nostris".

Ils confirment d'abord ce que j'ai soutenu dans "Frontenac et ses amis", savoir : que Madame de Frontenac fut toujours et partout le meilleur ami politique de son mari, que celui-ci vécût en France ou au Canada, peu importe.

"L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime", chante Musset dans une romance célèbre dont la musique a fait la fortune de Rupès. La vérité de ce vers-proverbe s'applique, — avec une légère modification — à la situation rétrospective des époux Frontenac, et l'historien pourrait écrire à leur sujet :

"L'absence ni le temps ne sont rien quand on brigue".

Jamais, en effet, ambitieux assoiffés d'orgueil et de succès politiques ne déployèrent une telle activité de correspondance ou d'action jointe à une plus parfaite harmonie dans les plans concertés à poursuivre le but et à s'y maintenir, une fois atteint.

Ce but, cet objectif, brillant et lointain comme un astre, c'est le gouvernement du Canada, c'est Québec, chef-lieu de la Nouvelle-France, ville idéale pour Frontenac, "qui ne pourrait être mieux située quand elle deviendrait la capitale d'un grand empire". (1).

Pendant un demi-siècle précis — de 1648, année du mariage, à 1698, année de la mort de Frontenac — la "Divine" se constitua et demeura le plus intrépide champion de sa cause, comme le plus fidèle compagnon de sa carrière, carrière aussi glorieuse que tourmentée. Elle épouse encore plus ses intérêts que sa personne. Ainsi, en 1664, au lendemain de la banqueroute de M. de Buade, "le gentilhomme le plus parfaitement ruiné du royaume" — c'est le mot de Saint-Simon à son adresse, — Anne de La Grange rachète, avec son propre argent, (les 84,000 écus lui revenant de la part de sa mère, au dire de Tallemant des

(1) Lettre de Frontenac à Colbert, en date du 2 novembre 1672.